

60-61

7A.52-5

C. K.

OCÉANIE

LES NOIRS. — ALFOUROS, PAPOUS ET AUSTRALIENS.
CHEFS NOUKA-HIVIENS. — L'AGE DU BOIS ET DE LA PIERRE.
UNE SOCIÉTÉ D'INSULAIRES.

PLANCHE DOUBLE.

Dans l'étude relative aux planches ayant pour signes B K, le Singe et B V, et embrassant l'Océanie dans son ensemble, la Malaisie, la Micronésie et la Polynésie, il est principalement parlé des Malais, et, en même temps, du tatouage des naturels; nous n'avons donc point à revenir sur ces tatouages ni sur les Malais. Nos trois chefs nouka-hiviens, seuls, sont des dérivés directs de cette espèce.

Rienzi avait trouvé dans les archipels et les îles sans nombre de l'Océanie quatre races distinctes; plus récemment on les résume en trois races principales: la *malaise*; puis la famille des *Alfourous*, d'origine brune ou bis-trée; la famille des *Papous*, dont le nom indique leur couleur noire. Le rameau australien, dont Lesson a fait sa famille *endamène*, serait un dernier métissage des autres. Selon les données les plus récentes, les *Alfourous* ou *Harfourous* seraient les plus anciens habitants de cette partie du monde; ils continuent à y occuper un grand nombre d'îles; mais, généralement chassés des côtes par les envahisseurs qui les y ont remplacés, ils vivent dans l'intérieur des terres, ce qui a longtemps empêché de les bien connaître. Les *Papous* habitent particulièrement les rivages, et jouissent de la pêche maritime.

Le groupement ethnique n'est point celui des populations, puisque, comme on vient de le voir, et il en est ainsi dans presque toutes les grandes îles de l'Océanie, les peuplades qui occupent les côtes ne sont point les mêmes que celles qui se trouvent à l'intérieur des terres.

La famille des *Alfourous* se rencontre plus spécialement dans l'intérieur des Moluques et de la Nouvelle-Guinée, où ils prennent le nom d'*Arjackis*; ils peuplent les îles de la Nouvelle-Bretagne, de la Nouvelle-Irlande, de Bouka, de Bougainville, de la Louisiade, de l'Amirauté, de Salomon, de Santa-Cruz, de Saint-Esprit, de la Nouvelle-Calédonie, de Fidji, de Loyalty, de Vanikoro, de Viti, et d'autres encore. Ils sont en petit nombre sur quelques points de Formose, des Philippines, de la Cochinchine, de la presqu'île de Malacca, de Bornéo, des Célèbes, de Timor, etc.

La famille des *Papous*, *Papouas* ou *Nègres malais*, habite les rivages des grandes îles de la Malaisie, à l'orient de celles de la Sonde, et surtout la partie septentrionale de la Nouvelle-Guinée, appelée aussi *Papouasie* ou terre des Papous; on les rencontre encore à Waïgion, Salwaty, Soulou, Gilolo, etc.

Les *Australiens* se trouvent presque exclusivement dans le vaste continent de la Nouvelle-Hollande, anciennement Nouvelle-Galles du Sud, et aujourd'hui nommée Australie.

6-VI-7



R. 7147

Ces populations, plus ou moins disséminées sur des terres morcelées à l'infini par les eaux océaniques, s'y présentent donc sous trois des formes primordiales de l'existence humaine. Les Alfourous sont des montagnards ou des forestiers et ont pour ressource la chasse, ou la pêche dans les eaux des rivières. Les Papous, vivant principalement du poisson de mer, sont devenus de très adroits navigateurs. Les Australiens sont des errants, et sur leur vaste continent, ils vivent, au hasard de la rencontre, de la chasse ou de la pêche.

Pour leurs armes et ustensiles, les uns et les autres n'ont encore, par eux-mêmes, que du bois, de la pierre, des arêtes de poisson, des cailloux tranchants, etc., c'est-à-dire le matériel même de l'armement et de l'outillage que se sont faits les premiers hommes qui, plus misérables encore que les Océaniens actuels, eurent à se défendre contre les monstrueux amphibiens exhibés par la paléontologie, et à abriter leur pauvre nudité sous la dépouille des animaux, alors que la terre était encore couverte de glaces, et alors (car il y a encore ce rapprochement direct) que les facultés mentales, dont on juge par la fuite de la ligne du front, et par son effacement laissant de moins en moins de place au cerveau, ne devaient guère avoir plus de portée que chez cet Australien dont le chef offre le profil simiesque de la tête de l'homme regardé comme le plus ancien de tous, connu dans le monde anthropologique sous la désignation de l'homme de Néanderthal. (Voir la notice de la pl. ayant pour signe E S, l'Europe barbare.)

De sorte que (et c'est une singulière fortune dans un recueil comme le nôtre, où, à propos des Grecs et des Romains, par exemple, nous rencontrons tant d'obscurités sur les pièces du costume,) il se trouve que les aïeux sans âge, bien autrement anciens, dont le sol nous rend les ossements ainsi que le principal de leurs armes et de leurs outils, les voilà eux-mêmes, debout, vivants, et comme l'évocation la plus éloquente ne saurait les rendre. Ce que nos patients et sagaces naturalistes reconstituent avec de savantes déductions, le voilà en nature. La façon dont telle hache conservée par la nature du gisement a été enchâssée dans le bois et ligaturée, comme celle exhibée d'une tourbière de l'Angleterre, la voilà; c'est la même pierre dure, une obsidienne, son bois et la même ligature. Ce qui gît là-bas, dans les profondeurs du sol sur lequel ont été édifiés les monuments de l'ancienne Égypte, le voilà; non point sous le pelage de l'hyperboréen, avec la fourrure de l'ours ou la casaque empruntée au renne, ou dans la peau des poissons, mais nu, sous les enduits huileux dont l'amas forme croûte sur le corps de l'Australien, dans toute la sincérité de l'espèce et de ses ressources; les membres ont été moulés sur la nature même, et l'armement se compose de pièces originales. On retrouve parmi ces gens le *troglydite* des premiers âges, et l'habitant des villages perchés, du genre des stations *lacustres*, formées d'un groupement de maisons de bois montées sur pilotis, à la manière des paludéens, aussi bien en pleine forêt que sur les plages maritimes, et disposées de façon à se préserver de la surprise des attaques, et particulièrement de l'attaque de l'homme, la plus dangereuse de toutes, et aussi, et constamment, la plus probable.

En tel endroit le village est fortifié par une enceinte, et les maisons sont des huttes ayant la figure de la ruche, avec sa porte basse. En d'autres, l'abri se compose de quatre pieux recouverts de quelques branchages en toiture. Quant à celui qui n'a ni feu ni lieu, qui couche en plein air ou peu s'en faut, c'est l'Australien, le plus misérable de tous pour cause d'infériorité typique, de faiblesse mentale, et cependant non dépourvu de quelque esprit d'observation, comme on en peut juger ici même. Parmi tous ces *porte-aiguillons*, celui qui tient l'arme d'hast de plus de portée, le n° 8, est un Australien, l'un de ces singes à face humaine et aux jambes grêles qui courent avec une vélocité sans égale chez aucune autre race d'hommes. Maniée par cet avorton, la longue lance devient comme une grande antenne perforante, lui donnant une physionomie si proche de celle de certains insectes que lui-même a senti la parenté, et qu'il l'affirme en la complétant par les peintures de son corps, y produisant cette espèce de *squelette extérieur* observé par les naturalistes, et qui, dans les articulés, indique sur la peau cornée les parties distinctes de l'animal : la tête, le thorax, les articles des membres. Dans ce monde de chasseurs, et où tous les hommes sont armés, on l'est beaucoup plus pour l'attaque que pour la défense. Seulement, et il faut bien cependant le dire sans s'y appesantir, pour la plupart de ces populations de chasseurs, l'homme qui n'est pas de la tribu est un gibier.

Les voilà donc, encore semblables à eux-mêmes et tels qu'ils étaient hier, alors que le malheureux La Pérouse en approchait pour les étudier, à l'heure même où Condorcet mettait la dernière main au *Tableau des progrès de l'esprit humain*. Les voilà, et comme un vivant défi aux données de la science à propos du croisement des races favorable à l'amélioration des facultés humaines. Les plus ravalés d'entre eux, en touchant au dernier échelon de la décadence, se retrouvent au niveau du premier degré de l'humanité. Et il faut s'empressez de les considérer, car c'est une apparition suprême. Nous l'avons relaté déjà, d'après le poignant témoignage de M. de Quatrefages, toutes ces races périssent, disparaissent sans rémission, avec une incroyable rapidité maintenant. La guerre que ces

hommes se font entre eux est toute destructive ; et d'un autre côté, l'indépendance individuelle sur laquelle toutes leurs actions sont basées, rend nulles toutes leurs résistances à la civilisation qu'ils fuient généralement, avec une ténacité sans retour, et qui, du reste, leur a apporté la phtisie qui ne pardonne point, pas plus au Nouka-Hivien, un des plus beaux types de l'espèce humaine, qu'à l'Australien à la physionomie bestiale, le plus sauvage de tous. Ce n'est point, d'ailleurs, sur leur seul aspect que l'on peut juger ces gens, dont le caractère peut différer de la mine qu'ils se donnent, et qui, parfois, n'est peut-être qu'un préservatif, une précaution de trembleurs qui veulent paraître effrayants. C'est le ton du héros de ces contrées, comme ce fut le ton du héros grec terrifiant son adversaire par sa seule vue, et les insulaires les plus doux doivent suivre la mode guerrière, donnant à croire qu'ils sont d'humeur belliqueuse, capables de se défendre avec bravoure, soit dans le combat homicide, soit contre les expéditions de ceux qui se proposent le rapt, les enlèvements pour l'esclavage, lesquels sont très fréquents dans beaucoup de parages ; car ils sont rares, parmi les indigènes océaniens, ceux à qui l'éloignement ou un heureux isolement permettent de vivre sans l'horrible et perpétuelle terreur à laquelle la plupart sont en proie. Enfin, la misère seule peut encore donner aux gens une physionomie alarmante. En 1874, la goélette française, *la Mésange*, vaisseau de l'État, côtoyant l'île Anuanuraro, se trouva en vue d'une quarantaine de naufragés qui, leurs pirogues brisées, étaient restés prisonniers sur cet îlot inhabité depuis près de vingt ans ; ils avaient eu à y subir « une misère qui défie toute description », dit le narrateur officiel ; cependant ils avaient toujours vécu entre eux en excellent accord. On peut juger de l'aspect de ces insulaires par leur action. « Les indigènes, dans la crainte que leur tenue ne fit rebrousser chemin à ceux qui approchaient, vinrent au-devant des Européens en leur criant : Ne craignez rien, nous ne sommes pas des sauvages, nous sommes des malheureux. » *La Mésange* rapatria ces insulaires qui étaient de Vahitahi. (*Rapport du résident des Tuamotu.*)

ESQUISSE D'UNE SOCIÉTÉ D'INSULAIRES.

Les Kanaques de la Nouvelle-Calédonie.

N^{os} 3 et 18.

Les villages kanaques, dont chacun est une agglomération plus ou moins considérable de *paillottes* (huttes), sont semés, tantôt au milieu des arbres et de la végétation la plus exubérante, le plus souvent au bord des rivières, tantôt au pied des forêts du centre de l'île ou dans des gorges aussi sauvages qu'inaccessibles, et les naturels les dissimulent de leur mieux. Les paillottes sont des cases de forme conique, à toiture haute, et surmontées d'un buste hideux de forme humaine, peint en blanc, noir et rouge, orné d'une conque marine et du crâne d'un ennemi tué à la guerre. Toutes se ressemblent, et de loin, ont l'air d'être des ruches d'abeilles, éparses, sans ordre ni symétrie ; celle du chef, de même modèle, est plus élevée et plus élégante que les autres. La charpente se compose de quelques pièces de bois piquées en terre sur un tracé ovale, et maintenues à une certaine hauteur par des traverses horizontales, souples, longues, et attachées à l'aide de fortes lianes. La partie supérieure formant toiture est pointue, souvent très élancée, généralement conique, et parfois en quatre pans. Les parois sont faites avec des écorces de niaouli ; le tout recouvert d'herbes sèches. La porte, l'unique ouverture, est tellement basse que le plus souvent il faut ramper pour la franchir. Jour et nuit on alimente dans cette chambre obscure un feu maigre, dont la fumée épaisse éloigne les moustiques qui assiègent le logis par légions, et qui réchauffe les membres nus, endoloris par le froid, pendant les nuits de mai à septembre. La toiture pointue de ces cases est bien raisonnée, et, pour parer aux grandes tourmentes, on consolide la maison à l'aide de cordes tendues partant de ce sommet et attachées aux arbres d'alentour. La hutte reste debout, sous les pressions contraires. Les Néo-Calédoniens, fortement constitués, en général, ont les traits peu agréables, mais ordinairement empreints d'une réelle intelligence. Ceux de ces naturels appelés Kanaques présentent deux variétés de race qui diffèrent au moins par la couleur ; les uns sont d'un noir bleuâtre, les autres d'une nuance tirant sur la couleur chocolat. En somme, moins noirs que les nègres, ils sont plus foncés que la plupart des Polynésiens. Ils ont les cheveux crépus, les lèvres légèrement saillantes, le nez épaté artificiellement, et, pour la plupart, les oreilles percées au lobe inférieur. Leur barbe est four-

nie, mais le plus grand nombre ne la laisse pas pousser. Le Kanaque, qui peut se procurer maintenant une chemise et un pantalon, qu'il tient à avoir et dont il est fier, préfère cependant aller nu, ou peu s'en faut. Toutefois il apprécie la couverture de laine qui le protège de la rosée; elle est pour lui d'une grande valeur. Autrement il n'use, pour défendre sa nudité contre l'attaque des moustiques, que d'un morceau de *tapa*, enroulé et retenu à une ceinture faite de quelques brins de poils de roussette, une chauve-souris. Le *tapa* est une étoffe tirée de l'écorce du mûrier, en usage dans un grand nombre des îles de l'Océanie. Pour la fabriquer, on la fait d'abord macérer dans l'eau pendant vingt-quatre heures; puis on la frappe à coups répétés avec une masse en bois de forme allongée; la partie fibreuse se dégage, et on assemble les morceaux au moyen d'une colle végétale.

Les vieillards sont rares dans ce milieu; un naturel de soixante-dix ans y est une merveille de longévité. Les guerres fréquentes, les famines qui en sont la suite, les disettes qui résultent de l'imprévoyance et de la paresse, les épidémies, l'habitude d'aller nus, de dormir dans des cases chauffées avec excès, et de passer d'une température élevée à celle beaucoup plus basse de l'atmosphère, enfin les travaux excessifs de certaines cultures et le repos absolu pendant la plus grande partie de l'année; par-dessus tout, l'affaiblissement de la femme, opprimée au physique et au moral, et qui ne peut donner à ses enfants qu'une nourriture insuffisante, sont autant de causes de la courte durée de l'existence des Néo-Calédoniens.

Chez les Kanaques, le mariage n'est sanctionné par aucune loi, civile ou religieuse. La femme semble appartenir à la tribu de celui qui l'a achetée. Cependant il y a des espèces de fiançailles contractées de très bonne heure, et qui deviennent définitives par la remise à la fiancée d'un collier spécial. Les Calédoniennes habitent à part, ensemble; les naturels sont seuls maîtres de leurs relations avec elles. Leur unique vêtement est une ceinture en corde, passée autour des reins, et frangée de roseaux, d'herbes ou de fibres de coco, d'une longueur de vingt à trente centimètres. Ce sont les femmes qui défrichent la terre, la creusent, la retournent, rapportant sur leur dos d'écrasantes charges d'ignames ou de taros, le fonds principal de la nourriture. Lorsqu'un chef veut bien accorder de l'aide pour quelque besogne fatigante ou pressée, il envoie une bande de ces êtres misérables, auxquels incombent tous les travaux pénibles, toutes les corvées. Ces malheureuses ont les cheveux rasés; courbées, déformées par la fatigue, elles vieillissent avant l'âge. La pipe est leur seule consolation.

En regard de cette femme, les hommes, finement taillés, portant haut la tête, soignant leur chevelure, se tiennent droits et fiers; ou bien, agiles et vigoureux, passent leur temps à lancer leurs sagaies, ou à faire vibrer l'air avec les cailloux de leurs frondes. Les jours de fête ils sautent à la corde, jettent des pierres pour atteindre un but déterminé, font ricocher des bâtons sur la terre pour qu'ils aillent le plus loin possible, ou encore envoient des flèches contre le tronc d'un jeune arbre. Ils passent des heures délicieuses à faire de la musique avec un bambou percé de trous et ne donnant que deux notes sourdes, peu harmonieuses. La conversation les occupe beaucoup; ils sont gais et aiment les longs récits.

Ce sont cependant ces paresseux qui préparent les cordes avec la fibre du cocotier, du pandanus ou du boras, qui font leurs filets et polissent leurs sagaies ou leurs casse-têtes. Ils travaillent en parlant, causant et riant, se passant l'un à l'autre la pipe; car ce sont les hommes les plus insouciant de la terre, et ils ne peuvent s'astreindre à une besogne suivie et régulière. Avec cela, braves et belliqueux, et ayant, au moins, pour inséparable compagnon le *tomahaw* ou la hache; jamais ils ne pardonnent une injure; leur vengeance pourra tarder, par prudence, mais vienne l'occasion, elle est inévitable; vis-à-vis de l'étranger, ils se montrent à la fois fiers, insolents, cauteleux et craintifs. Tout les inquiète. Toutefois, la parole donnée est généralement respectée. Il est d'ailleurs nécessaire avec eux de faire toujours preuve de la plus grande fermeté, car ils méprisent la faiblesse par-dessus tout.

Leurs chefs, qui sont les *Aou* ou *Alikirs*, forment une caste très tranchée; un abîme les sépare de leurs sujets, les *Tambuet*. Il est traditionnel, partout en Calédonie, qu'un chef ne peut être tué que par un autre chef, même par trahison. Aussi, dans les combats, il est rare qu'un *Aou* succombe, ne pouvant être attaqué que par un égal. S'il arrive qu'il soit frappé mortellement, la guerre est terminée; et si son cadavre est emporté par l'ennemi, la tribu est à jamais déshonorée. Naturellement, c'est autour du chef mort ou blessé que se livrent les plus rudes assauts, semblables sous ce rapport à ceux qu'Homère a chantés.

Chaque Kanaque plante pour lui et sa famille, et sa nourriture est presque toute végétale; selon la saison c'est le taro, l'igname, la banane, puis la pêche du poisson, des crabes, des tortues. L'amande d'une noix de coco, quelques cannes à sucre, lui suffisent dans la journée, mais le soir les pêcheurs reviennent en apportant des provisions, les femmes avec des coquillages, des mollusques pris sur les récifs. On partage équitablement entre les ménages. On fait cuire le tout avec des taros et de l'igname dans de grands pots de terre. On mange

fort tard et en commun, assis à terre et avec les mains, puis on cause auprès du feu, qui n'est pas celui de la hutte, mais à l'extérieur, jusqu'à onze heures, minuit, une heure du matin, et parfois l'on danse fort avant dans la nuit, au son d'une musique des plus primitives. On se lève tard, car on redoute énormément le froid et la rosée du matin. Les Kanaques n'ont pas de religion définie ; ils n'ont pas l'idée d'un Dieu créateur, mais ils semblent reconnaître deux substances distinctes chez l'homme, le corps que l'on voit, l'âme qu'on ne voit pas. Ils croient généralement à une vie future, dans un lieu où la nourriture est des plus abondantes, la pêche toujours heureuse, où les femmes sont toujours jeunes, belles et souriantes. On fait quelquefois des sorties de ce lieu d'élection pendant la nuit, pour venir tourmenter et battre les ennemis qu'on avait pendant sa vie ; aussi personne ne veut-il se trouver isolé en plein air quand la nuit est noire. Généralement les génies auxquels on croit, ceux de la pêche, de la guerre, de la mort, sont mauvais, et exigent des sacrifices en échange de leurs services. Enfin, les superstitions sont sans nombre, et les prêtres, ordinairement des vieillards, exerçant des fonctions transmises de père en fils (on naît *takata*), sont de simples sorciers jouant aussi le rôle de médecins. Le *takata* mâche l'herbe qui guérit et la fait manger au malade ; il est d'ailleurs, en certains cas, assez adroit opérateur. C'est lui qui, en échange des présents qu'on lui apporte, conjure les génies en maniant des pierres bizarrement taillées. On l'écoute avec une foi aveugle, inébranlable, quel que soit le résultat des prévisions concernant le beau temps, la bonne pêche, ou toute autre chance favorable. L'événement contraire ne déconcerte personne. C'est la tribu voisine, la jalouse, l'ennemie, qui aura corrompu le génie avec quelque présent plus beau.

Tel est ce monde pour lequel le tonnerre est la voix des aïeux, et telle cette société ingrate qui ne supporte pas de souffreteux. Quand le *takata*, ou quelque vieille femme hideuse, aux mamelles pendantes, étaient, autrefois, appelés auprès d'un malade, et que celui-ci ne pouvait plus manger, on attendait trois jours, et si alors le malade refusait encore la nourriture, on le tuait, et on l'inhumait avec tous les honneurs dus à son rang.

L'illustre Cook, à qui est due la découverte de Balade, à laquelle il a donné le nom de Nouvelle-Calédonie, avait emporté des Néo-Calédoniens une impression favorable qui devait être de peu de durée ; et Labillardière avec d'Entrecasteaux qui les virent de plus près, disent que ces hommes, qui leur ont inspiré de l'horreur, vendaient leurs femmes pour un clou ; la grandeur du clou variait selon la beauté de la personne.

La Nouvelle-Calédonie est une bande de terre de soixante-quinze lieues de longueur et d'une largeur de treize, n'ayant guère que des rats en fait de mammifères (bien entendu avant l'arrivée des Européens), et ne contenant pas de bêtes féroces. En dehors des engins pour des chasses sans danger, les hommes n'y sont donc armés que pour les guerres qu'ils se font entre eux, et qu'entretiennent les différences du langage et les haines séculaires. L'hostilité qui les divise est incessante, et aucun chef n'est assez puissant pour réunir sous sa domination ces naturels qui paraissent également doués d'un caractère susceptible et vindicatif. D'ailleurs, y eût-il parmi ces tribus des gens d'humeur moins agressive que celle des autres, le résultat serait le même, puisqu'il faut toujours se défendre. Il n'y a guère de trêve à l'action guerrière qu'à une certaine et courte époque de l'année, au moment du *pilou-pilou*, la fête par excellence de la tribu, coïncidant avec la récolte des ignames. Elle dure trois jours et trois nuits, et les tribus alliées y sont invitées. On y mange, on y danse surtout. C'est là que se font les mariages, et que les chefs se concertent pour une exécution ou une guerre.

Le nom seul du *pilou-pilou* produit sur le Kanaque un effet irrésistible, sa figure s'épanouit, son œil s'enflamme. C'est une passion frénétique. Quand un chef est puissant, la réunion compte de cinq à six mille personnes, et pour recevoir et nourrir tant de monde, il faut d'importants préparatifs ayant besoin du concours de tous, y compris celui des femmes et des enfants. On dispose en tas les poissons, les tortues, les coquillages, les ignames, les taros, les cannes à sucre, et naguère, la partie la plus friande et la plus goûtée était le tas des prisonniers destinés au massacre.

Le grand attrait du *pilou-pilou*, c'est qu'il donne le spectacle de la guerre. Et c'est une petite guerre autrement effrayante que les nôtres ; lorsque le grand jour arrive, et au signal d'un cri strident et lugubre, on voit s'avancer les guerriers, par centaines, à la physionomie farouche, ayant, par des moyens artificiels, encore exagéré la noirceur de leur teint, et suivant en une longue file un géant aux formes athlétiques, dont la figure ainsi que le corps sont recouverts de la couche épaisse d'un liquide noir et visqueux, dont les yeux semblent lancer la flamme, dont la bouche montre des dents d'une blancheur éclatante, et marchant à pas comptés, comme pour mieux dessiner le jeu de ses puissantes articulations, en brandissant une hache en pierre.

Chacun des gens de cette troupe est affublé selon son goût personnel. Les cheveux longs et crépus s'épanouissent démesurément autour de la tête ; les uns les tiennent serrés dans un anneau de coquillages d'où ils retombent en gerbes dont chaque mèche a la forme d'un tire-bouchon ; d'autres leur ont donné une couleur rouge, éclatante, en les trempant dans de l'eau de chaux. La plupart les portent relevés et enveloppés d'un tissu aux couleurs

voyantes surmonté de plumes de coq ; les uns ont leur barbe, les autres l'ont rasée avec des écailles d'huîtres patiemment affûtées. Presque tous ont le lobe de l'oreille percé, agrandi outre mesure au moyen de feuilles roulées et renouvelées tous les jours. Les bras et les mollets sont ornés d'anneaux formés par des coquillages usés par un long travail pour faire office de bracelets. Enfin, un morceau d'étoffe, le *moineau*, complète leur tenue.

A ces premiers arrivants en succèdent bientôt d'autres, se présentant d'un côté opposé, et formant une légion de guerriers armés de sagaies et de casse-têtes, jetant des clameurs, et gesticulant le combat. Les deux troupes en regard, un chef prend la parole, remercie l'organisateur de la fête ; sa dernière période ronflante est à peine finie, que tous se sont jetés les uns sur les autres, en exécutant un simulacre de bataille ; la lutte s'y transforme en mille combats singuliers et offre le spectacle d'une mêlée affreuse. Les femmes, armées de haches en pierre qu'elles brandissent vigoureusement, jouent là le rôle des anciennes gauloises excitant les guerriers à ne point plier. C'est dans le désordre de cette action tumultueuse, qu'apparaît le géant revêtu du masque de guerre, le *dangat*, la tête étrange et grimaçante qui vient dominer la masse mouvante (notre n° 18, porte ce masque décrit plus bas). Cette apparition est le signal de la danse guerrière, formant une scène dont chacun des acteurs a sur la tête le masque grotesque et hideux. La cadence des mouvements est accompagnée par des chants bizarres, exprimant vivement et tour à tour la tristesse, la joie, la douleur, la colère ou la fureur, tantôt par des sifflements haletants, des cris gutturaux ou des vociférations hurlées. Que disent ces chansons qui font briller tous les yeux d'un éclat si terrible ? On ne le sait point positivement : les Néo-Calédoniens qui avoisinent les possessions françaises n'aiment point qu'on les mette sur ce sujet ; ils évitent de répondre, en faisant les dégoûtés ; mais il y a tout lieu de croire que c'est l'apparition du sinistre dangat qui, en donnant le signal de la danse, donnait en même temps celui de l'immolation des victimes, et il n'est que trop vraisemblable que la fête annuelle conserve encore toute sa sauvagerie dans le nord de l'île, où les Kanaques les plus farouches, les Kuannés, se sont retirés dans des positions inaccessibles.

Parmi ces gens qui se réjouissent en poussant leur horrible cri de guerre, et en maniant une lance si redoutable qu'il est plus prudent d'en éviter le coup que de chercher à le parer, selon leur tactique, dont les compagnes sont si lourdement surchargées de travaux journaliers, en dehors de la fabrication des filets, des armes, de quelques étoffes, de poteries grossières, l'industrie ne tient naturellement que peu de place. Un certain nombre, cependant, exercent des métiers ; il y a des charpentiers, des porteurs d'eau, des gardiens des plantations. Le nombre en est restreint, et l'on sent bien que ce ne sont pas les plus honorés. Est-ce au moins un progrès, loin de là, et les anciens, questionnés sur les mérites de leurs pères, avouent qu'ils ne valent par leurs aïeux. Et, en effet, tout à la fois moins nombreux et moins habiles, ils ne sauraient plus construire les aqueducs, dont on retrouve les traces dans l'intérieur de l'île, qui s'y étendaient sur une longueur de plusieurs kilomètres ; et ils sont maintenant aussi incapables de mettre en rapport des terrains que recouvraient jadis d'immenses plantations d'ignames, qu'ils le seraient s'ils voulaient reconstruire les murailles fortifiées dont les débris existent encore entre Balade et Pouebo. Divisés entre eux, et ayant abandonné le centre de l'île pour en occuper les deux extrémités, ce ne sont plus ceux « qui élevaient de grandes maisons » ; chaque jour les éloigne de plus en plus du type primordial, des traditions des ancêtres, et ce recul, c'est leur perte fatale. L'individu croit défendre son indépendance, et ne s'aperçoit pas que chacun subit la tyrannie des mœurs guerrières à outrance, et, qu'en somme, c'est la force, la violence et la trahison qui les régissent tous. Le despotisme du chef est absolu.

Avant l'entreprise d'une guerre, l'augure est consulté comme à Rome ; c'est sur son avis favorable que les chefs se réunissent ; le plus puissant d'entre eux, après une allocution, pousse le cri de guerre : *Din ! Din ! Atakita !* Alors apparaît, en une danse guerrière, le haut et hideux masque dont l'énorme bouche sanglante annonce le sort réservé aux vaincus, et qui est présenté par les acteurs de cette scène comme une menace et un défi.

Le Kanaque chargé d'aller déclarer l'ouverture des hostilités jette à l'ennemi une sagaie et un coquillage ; peu de temps après, le combat s'engage, d'abord au moyen d'embuscades, puis l'action se décide dans une bataille rangée.

La fronde est le mode d'attaque le plus ordinaire, et les Kanaques la manient avec adresse. Chaque guerrier a la fronde enroulée autour de la tête, et il en porte les projectiles dans une sorte de petit filet pendu à sa ceinture, et dont les prolongements se nouent en arrière du corps. Ces projectiles sont en forme d'olive, faits de sulfate de baryte, matière lourde et facile à tailler ; ou ce sont des pierres affilées aux deux extrémités et assez dangereuses. Le tir de cette fronde n'est juste que jusqu'à 60 au 80 mètres, mais sa portée est de 200 mètres.

Les sagaies, qui sont aussi, pour la plupart, des armes de tir, sont en bois dur et très aiguës. Les indigènes les lancent avec habileté, et souvent ces sagaies sont pourvues d'une sorte de doigtier, servant comme l'*amentum* des javelots romains, et assurant la force et la justesse de la projection. Ces armes sont parfois munies d'un

aiguillon au dard tiré de la raie; d'autres servent de projectiles incendiaires. Leur jet a une portée de 30 à 35 mètres. Leur longueur varie de deux à trois mètres.

Le casse-tête le plus ordinaire est court, en bois, et s'épanouit en forme de champignon. Celui des chefs est en même temps une hache, dont la pierre, une jadéité polie avec soin, a la forme d'un ostensor plat aux bords coupants; elle est attachée au bois du manche par des cordelettes en poils de roussette; c'est une arme de prix, et un insigne de chef. C'est cette hache que lève le n° 3.

Le marteau d'armes en forme de pic est le casse-tête national dit *cagou*. Il représente la tête d'un oiseau de proie de la grosseur d'une poule, qui porte une crête argentée derrière la tête, et qui n'existe que dans la Nouvelle-Calédonie. Le pic est son bec fort et allongé. Cette arme est montrée par le n° 18.

Le guerrier porte à la ceinture une gourde plate suspendue dans un filet à larges mailles, un sac à provisions en jonc tressé, et une coquille plate et coupante qui lui sert de couteau. Notre n° 3 a deux colliers d'inégale grandeur; le plus petit est orné d'une pierre, quelque amulette, l'autre est une suite de petits coquillages. Aux jambes et aux bras, des anneaux munis de brins de poils de roussette et d'ovules qui constituent la monnaie du pays, et, à son arrière-bras, un bracelet de chef, tiré du grand cône d'une coquille épaisse, réduite à cette forme par le frottement. Enfin, les deux petits pendants que l'on voit à la main gauche, descendent d'un annulaire porté au petit doigt de cette main, et formé d'un morceau de tapa noirci, nommé *tillet*, tiré de l'écorce du figuier banian; c'est un insigne de chef. La sagaie est ornée du côté de l'aiguillon d'une touffe de poils de roussette. Au-dessous, on voit l'*amentum*. Le bonnet est en forme de cylindre droit, tronqué bas, et sur le devant se dresse la plume d'un oiseau de proie. Cette coiffure est finement tressée, ainsi que la ceinture. Le dangat ou le masque de guerre néo-calédonien est une grosse tête humaine en bois grossièrement sculptée; le guerrier pose cette tête sur la sienne, ce qui lui donne une apparence gigantesque. Le sommet de cette tête, énorme et grimaçante, montrant la double rangée de dents d'une bouche ouverte, est recouvert de cheveux fortement tressés, et tout autour retombe une garniture en plumes de *notou*, longue d'un mètre et demi environ, entourant complètement l'homme jusqu'à la ceinture. Celui qui porte cet étrange accoutrement voit et respire par la bouche qui est toujours grande. Le haut de ce masque a une parure guerrière, formée d'une coquille sur le front, et sur l'occiput d'un bouquet de plumes. La sagaie que tient notre n° 18, affublé de ce masque hideux, n'est point une arme de jet, c'est une lance de pénétration disposée pour le combat de près; le bois en est très dur, et son dard est finement barbelé de manière à entrer sans obstacle, mais à déchirer cruellement lors du retrait de l'arme. Un renflement à la hampe empêche l'arme de glisser dans la main, et, pour plus de sûreté encore, on entoure cette main sur le bois avec l'étoffe qui, en même temps, la protège.

Le vampire ou *roussette* et le rat sont les seuls mammifères propres à cette île. Du poil de la roussette on fait des cordons que l'on réunit en masse pour former des glands. Les femmes en suspendent de cette sorte à leur collier; ils sont volumineux et leur tombent dans le dos. La roussette est une triste créature à la tête grosse, aux oreilles courtes, dont le museau pointu est armé de dents formidables, dont tout le corps est couvert d'une fourrure fauve et noire, formée de poils assez longs, dont l'aile est une membrane noire de 35 centimètres de longueur, mais dont les yeux sont vifs et intelligents.

Le tissage des poils de la roussette exige beaucoup de temps; les cordons en acquièrent d'autant plus de prix, et, selon leur longueur, ont une valeur fixe. Ainsi telle tresse vaut une pirogue, une femme, etc. Une fois tressés, ces poils sont teints en rouge, au moyen de la racine d'une *morinda*, très abondante dans les champs. La roussette est le seul animal à fourrure du pays; la coquetterie a su en tirer parti.

Dans sa relation concernant les Vitiens, que l'on rapproche des Néo-Calédoniens, Dumont d'Urville, le type supérieur de l'explorateur, dit que tous ces hommes lui ont offert les divers caractères qu'il avait déjà observés chez les noirs océaniens. La figure aplatie, le nez écrasé, les lèvres grosses, les cheveux crépus, le lobe des oreilles percé d'un large trou, dilaté à l'excès, etc. Le signe de l'étonnement exprimé en posant les doigts sur la bouche, puis secoués de manière à les faire claquer; de grossières poteries, dont certaines pour conserver le feu, etc. Beaux hommes, généralement, et assez propres. Les cheveux pommadés et poudrés à blanc, rouge, gris et noir, suivant le goût des individus. Point d'autre vêtement qu'une large bande d'étoffe roulée en forme de *maro* autour de la ceinture, uniquement pour couvrir les parties naturelles. Des coquillages portés en colliers et en bracelets, etc., etc. Enfin des pirogues menées à la pagaie, et chez tous, l'aveu sans scrupule de l'anthropophagie, et la passion funeste des armes à feu et de la poudre. Une aussi large généralisation permet d'appliquer aux uns ce que l'on reconnaît chez les autres, puisque les différences ne sont que des nuances. C'est en nous appuyant sur une aussi haute autorité que nous avons esquissé la vie des noirs insulaires de l'Océanie en arrêtant notre choix sur un groupe, celui de la Nouvelle-Calédonie, mieux connu par nous que les autres, et observé si attentivement

par des gens de valeur, comme M. Jules Garnier, un ingénieur et un naturaliste doublé d'un philanthrope, et un narrateur, dont la légèreté nourrie n'est qu'apparente, comme M. le baron de Vaux. En procédant ainsi, nous avons essayé de faire l'œuvre la plus utile pour un recueil comme le nôtre. Et il ne nous reste plus qu'à indiquer, et sans trop d'insistance, les particularités concernant tous ces gens armés pour leur éternelle vendetta.

N° 12. — Vitien.

L'archipel Viti, composé de deux cent vingt-cinq îles, est habité par une race guerrière, vigoureuse, bien conformationnée, et d'un ton noir légèrement rougeâtre. La figure est intelligente, le nez généralement aquilin. Ces naturels, très soigneux de leur corps, prennent plusieurs bains par jour. Ils ajustent souvent leurs cheveux, qu'ils rougissent avec de la chaux, ou avec l'infusion d'une écorce d'arbre dans l'huile de coco. Ils les crèpent en forme de ballon, ou les roulent en canons autour de la tête. Au-dessus de leur chevelure s'élève un peigne orné de plumes de perroquet. L'oreille est traversée par une tige à bouton, taillée dans une coquille sculptée de l'image de leur divinité (Atoua). Les colliers sont des rondelles de coquilles découpées, des dents de porc, des mâchoires de rat ou de chauves-souris (on peut voir ce détail, ainsi que le peigne, et le tissu mêlé de rondelles de coquilles servant ici de *maro*, dans la pl. Océanie, B V). Ce guerrier, qui conserve sa barbe, porte suspendu à sa ceinture de taille, faite en *tapa*, le court casse-tête en bois dont on enroule le cordon au poignet. Sa main gauche s'appuie sur une lourde massue en bois à tête coudée, un fort nœud faisant la masse; la lance, également tout en bois, est barbelée de cette dangereuse façon qui fait déchirer les chairs lorsqu'on retire l'arme de la blessure. Aux avant-bras, des bracelets.

N°s 19 et 20. — Indigène des Nouvelles-Hébrides.

Cet archipel, situé dans le nord-ouest de la Nouvelle-Calédonie, se compose d'environ vingt et une îles et d'une foule d'îlots. Les chefs et les sujets ont des allures peu hospitalières; ils sont abondamment pourvus aujourd'hui de fusils, casse-têtes, flèches, sagaies, etc., et quand on veut entrer en relation avec eux il faut toujours être bien armé et se tenir sur la défensive. Le guerrier se donne un aspect fantastique. Le noir, ici représenté, est coiffé d'une espèce de casque en bois dont la visière en masque figure un visage humain peint en blanc et dont les traits sont accusés par des tracés noirs; ce masque, ouvert à la hauteur de la bouche, est prolongé par une frange tressée figurant une barbe. (Le n° 20 montre en profil un casque de même genre, mais dont la visière n'est qu'un demi-masque.) Au cou de ce guerrier se trouve attaché, sur une torsade de *tapa* blanc, un ornement de joncs tressés et formant un large poitrinal, additionné au milieu de trois pendants taillés dans des dents d'hypérodon. La lance, si effroyablement barbelée, est hérissée de piquants pris dans des os humains, et dont les interstices sont couverts de fils très ténus enlacés avec habileté; le glaive de bois tenu en main est une scie; le bois est muni sur les deux côtés de la lame avec des dents de requin (voir le détail n° 20).

N°s 9 et 5. — Arossien, indigène de l'île San-Christoval (archipel des Salomon). Les naturels donnent le nom d'Arossi à cette île.

Les Arossiens, bien faits de corps, de taille moyenne, d'un brun très foncé, couleur de terre de Sienne brûlée mêlée de noir, ont le front déprimé et les mâchoires développées. Le front, quoique rétréci, est bien découvert; le nez, resserré à sa naissance, est large aux ailes; quelques-uns se percent les narines en y enfonçant des aiguillettes qui se croisent devant la bouche; la plupart se percent la pointe du nez pour y mettre une plume de perroquet ou tout autre ornement, et se perforent la cloison nasale pour y faire passer un morceau de nacre. Les dents sont noires et les lèvres sont écarlates par suite de la mastication du bétel qui, en outre, contribue à augmenter le volume de la mâchoire par la chaux qui entre dans cette préparation tonique. Il n'y a guère que la moitié de ces naturels qui soient tatoués.

Les Arossiens soignent leur chevelure, naturellement noire, épaisse et crépue; ils la tiennent longue, bien peignée et bien ébouriffée. La coupe en est très variée; quelques-uns la disposent en deux croissants reliés entre

eux par une ligne transversale droite, et ils se servent pour la coupe de l'intervalle d'un morceau de silex. Ils assujettissent leurs cheveux avec le peigne de bambou, orné de glands, en écorce teinte en rouge, et pendant à l'extrémité de chaque côté de la raie ouverte; quelquefois, sur le devant du front, au milieu des cheveux, ils disposent une rangée de coquilles blanches de l'espèce des porcelaines. Enfin ces cheveux sont souvent teints avec de la chaux pour atténuer l'ardeur du soleil. Un naturel visitant une tribu voisine ne s'y présenterait pas sans cette toilette. Ils ont aussi des ceintures et des bracelets de perles de trois couleurs, blanches, rouges et noires. Ces perles ont d'autant plus de prix qu'elles sont plus petites. Ils s'appliquent à réduire les morceaux de coquilles dont ils les font en les frottant sur des pierres, de manière à les arrondir en usant les angles; puis ils les percent et les polissent toutes ensemble. C'est la monnaie du pays; avec deux brasses de ces perles enfilées, on peut acheter une pirogue, un porc, un enfant. Mais la principale industrie de ces insulaires, c'est la fabrication des armes, et leur grande occupation, c'est la guerre.

Les habitants des Salomon sont passés maîtres dans tous les stratagèmes de la guerre à la façon sauvage. Chez eux elle est constante, et l'hostilité entre les tribus est continuelle. Leurs villages sont entourés d'une ceinture de chausse-trapes et de trous de loup recouverts de gazon, et sont protégés par des revêtements de terre, garnis de palissades et de chevaux de frise. Ces insulaires ne demandent jamais quartier et n'en accordent pas davantage. Ils ont des arcs, mais peu de frondes, l'emploi n'en étant pas commode dans leurs forêts si boisées où la guerre qu'ils se font est toute d'embuscades et de surprises. Entre les tribus ennemies la guerre est rarement franchement ouverte, et ne se termine jamais en une bataille rangée. Les guerriers vont se coucher auprès d'un village ennemi; ils se blottissent derrière les arbres, dans les racines, se couvrent de feuilles et attendent des journées entières sans faire le moindre mouvement. Ils laissent approcher leur victime et la frappent avant qu'elle ait pu soupçonner le danger. De toutes parts, chacun est exposé à de pareilles surprises; aussi tous vont-ils toujours armés, et rarement seuls.

Le chef arossien représenté porte la chevelure teinte en roux par la chaux; deux glands, pendant des deux côtés, marquent la division de cette chevelure (dont on voit le profil pl. ayant pour signe le Polichinelle, fig. 16); ces glands appartiennent au peigne qui est surmonté de plumes de perroquet. Le frontal en diadème est formé d'une suite d'ovules; anneau nasal; hausse-col en nacre; collier de dents humaines; ceinture soutenant un tablier riche, d'un tissu végétal mêlé de perles; bracelet fait de la rondelle d'une coquille réduite par l'usure; jarretières ornées d'une coquille en pendant. De côté, sont suspendus à la ceinture un chapelet de perles (la monnaie), le bagage du masticateur de bétel : la boîte et ses accessoires, la gourde à chaux et son aiguille.

Les armes sont l'arc, les flèches, la sagaie, et le casse-tête, d'une forme particulièrement élégante; la poignée fine est striée en hélice pour la sûreté de la préhension. (Voir le profil de cette arme, n° 5.)

La corde de l'arc est faite avec une liane; les flèches se composent d'un roseau dans lequel est engagé un dard en bois habilement barbelé. (Ce dard, isolé, se trouve à côté de l'individu, en bas.) Le dard de la flèche est souvent un os taillé en pointe, ornementé et empoisonné. Les armes favorites sont la sagaie et le casse-tête. La lance est, d'ordinaire, en bois de latanier; elle est armée de crochets et ornée de nacre. Le casse-tête, d'un bois rouge et très dur, a le caractère d'une masse et d'un marteau d'armes, et est d'autant plus redoutable que les Arossiens le manient avec une grande dextérité. Il a trois formes principales : il est droit et aplati des deux côtés, ou recourbé, ou triangulaire. On ne pare pas le coup de lance avec un bouclier, on l'évite en faisant un mouvement de côté. Le dard des longues lances est parfois disposé de manière à ce qu'au moment du choc la pointe, mobile sur la hampe, se détache et reste dans la blessure. Les Romains ont connu ce procédé, mais ils n'empoisonnaient pas leurs armes, comme les Arossiens le font, généralement. Les n°s 6 et 7 représentent l'une de ces flèches empoisonnées et le carquois où on les renferme pour les porter; le dard est en fer, accompagné de deux crochets; lorsque cet aiguillon a été trempé dans des chairs en décomposition, la blessure équivaut à une piqure anatomique. Pour danser, les jeunes gens prennent une ceinture de feuilles de cocotier formant un court jupon. Chacun est armé d'un petit casse-tête de cérémonie, très léger, orné de dessins; ils font tous ensemble les mêmes mouvements sans cesser de chanter; c'est une véritable chorégraphie. Les femmes ne prennent pas part à la danse, leur rôle est de la regarder. Leur condition est encore plus cruelle que celle des Néo-Calédoniennes, et ce sont plutôt les esclaves que les compagnes de leurs maris. La coutume empêche les jeunes filles de se couvrir jusqu'à ce qu'elles soient mariées, et alors leur vêtement est si peu de chose qu'il équivaut presque à la nudité complète.

On retrouve aux îles Salomon la roussette de la Nouvelle-Calédonie. Pris jeune, c'est un animal qui s'apprivoise facilement. Les femmes aiment à l'élever. L'Arossienne prodigue à sa chauve-souris tous les petits soins qu'une Européenne a pour son canari ou pour son carlin. Elle la porte sur sa tête, et pour prendre le manger que sa maî-

tresse lui donne, la roussette s'accroche avec ses ongles à la chevelure laineuse et reste suspendue sur le front ou sur les joues de la dame qui l'appâte.

Ces insulaires font preuve d'un certain goût dans la construction de leurs maisons ; les poutres en sont souvent ornées avec des dessins au trait représentant surtout des scènes maritimes. Les piliers qui soutiennent les poutres du toit reçoivent parfois la forme de cariatides, et les poutres qui servent de frontons s'animent de la sculpture de poissons, parmi lesquels quelques figures d'hommes.

N° 11. — Naturel de l'Archipel des îles de l'Amirauté.

Cet archipel du grand Océan équinoxial est situé entre la Papouasie et la Nouvelle-Irlande. Il se compose d'environ vingt-cinq îles, suivant Schouten qui les a découvertes. Elles sont d'un aspect charmant et varié, et sont peuplées d'une belle race noire à tête ronde, que Rienzi rattache aux Papous. Ces indigènes, d'un noir peu foncé, ont naturellement une physionomie assez agréable ; leurs cheveux sont crépus et noirs ; ils les rougissent souvent avec de l'ocre mêlée d'huile, ou les teignent en blanc ou en jaune. Leur cloison nasale est traversée par un ornement, le lobe inférieur de leurs oreilles, largement percé, comme chez les autres ; ils couvrent légèrement leurs parties naturelles, le reste du corps est entièrement nu. Les tatouages qu'ils se font sur la poitrine et sur les épaules ont des formes circulaires imprimées par la brûlure. Ils se barbouillent la figure de blanc ou de rouge, en lui procurant l'aspect d'un masque à grands linéaments qui donne à la face un aspect des plus sinistres. Leurs sagaies offrent souvent cette particularité, que leur dard, semblable à celui en usage chez les anciennes populations mexicaines, est en obsidienne.

Notre guerrier à la figure peinte porte le peigne surmonté de plumes de coq, et sa chevelure est parée de fleurs d'hibiscus. Son collier est fait de petites coquilles, et sur le haut de la poitrine il a un ornement parfois aussi porté sur le front, une rondelle de coquille blanche de tridacne, sur laquelle se détache une feuille mince d'écaille finement découpée. C'est une sorte d'anneau en écaille qui est engagé dans la cloison du nez. Au cou est suspendu par un cordon un humerus d'ennemi, ficelé avec des plumes d'aigle tailladées ; peut-être est-ce moins un trophée qu'une relique d'ancêtre, dont l'usage paraît consacré dans certaines contrées. Le tablier que soutient la ceinture est en tapa finement travaillé. Les bracelets sont pris dans de grands cônes de coquillages, et parfois il y en a quatre ou cinq au même bras.

Un petit couteau, fait d'une lame d'obsidienne à deux tranchants, est toujours suspendu à la ceinture. On y voit, en outre, la gourde. Les deux sagaies que ce guerrier tient dans sa main gauche ont pour dard un morceau de bambou taillé en pointe aiguë, et celle plus fine et plus courte, tenue par la main droite, a le dard en obsidienne.

Ces gens ont aussi des casse-têtes, et manient l'arc et la fronde. Leurs pirogues, étroites et longues, sont munies de balanciers, et ils les ornent sur l'avant et l'arrière de figures sculptées représentant des poissons, des oiseaux, des mains d'homme, etc. Leur signe d'amitié consiste à placer un gros bâton ou un rameau d'arbre sur leur tête, et à frapper souvent leur tête avec la main.

N°s 1, 15 et 17. — Papous.

La Nouvelle-Guinée est la terre la plus considérable du grand Océan après la Nouvelle-Hollande, dont elle est séparée par le détroit de Torrès ou d'Endeavour. La population se compose d'Océaniens divers, les Malais qui sont des côtiers, et des noirs, les Arfakis ou Alfours, habitant surtout à l'intérieur, ainsi qu'un certain nombre de Negritos. Les Papous occupent la partie nord à laquelle leur présence a fait donner le nom de Papousie ou Papouasie. Les Negritos seraient restés les seuls anthropophages, les Arfakis n'étant plus que de simples coupeurs de têtes.

La station principale des Papous de la Nouvelle-Guinée se trouve au nord de la grande baie du Geelwink dans un enfoncement qui forme le havre de Dorey. En rapportant ici un passage du journal de Dumont d'Urville, visitant les environs boisés du village de Dorey en compagnie de deux indigènes, on aura une idée générale des rapports de voisinage qui existent entre les peuples de race différente, en même temps qu'on y trouve l'indication du caractère des Papous de ces parages. « Deux naturels m'avaient accompagné ; une fois dans les bois, ils prirent un air timide et cauteux. Ils me firent entendre qu'ils redoutaient la rencontre des Arfakis, les habitants des montagnes et leurs ennemis jurés. Ces hommes parcourent les forêts et viennent quelquefois jusqu'aux portes des Papous, pour

tâcher de les surprendre. S'ils sont les plus forts, ils tombent sur les Papous, leur coupent la tête, et l'emportent en triomphe chez eux. De leur côté, les Papous cherchent à leur rendre la pareille, mais ce cas doit être plus rare que l'autre, car les Papous sont des gens timides, et je ne pense pas qu'ils s'aventurent souvent sur les brisées de leurs rivaux. » Cette situation est restée absolument celle qu'a constatée, près d'un demi-siècle plus tard, M. Achille Raffray, auquel nous empruntons ce qui concerne les Papous du havre de Dorey, qu'il appelle le *Papou Mafor*, du nom d'une petite île de cette baie qui serait le principal berceau de la race.

Toutes les maisons des villages côtiers sont construites sur pilotis, à cinquante ou soixante mètres du rivage, auquel elles sont reliées par un pont fait de troncs d'arbres simplement posés sur des pieux. Ces maisons, réunies entre elles, forment un quadrilatère plus ou moins vaste sous une immense toiture commune ; c'est exactement la situation prudente des anciens lacustres. A l'intérieur des terres la précaution est de même sorte ; mais les stations des paludéens semblent timides en regard des hardiesses de l'architecture aérienne que l'on voit dans les vallées. Les maisons y sont établies à plus de quinze mètres en l'air, sur de minces et fragiles perches entrecroisées et s'arc-boutant les unes contre les autres. On y accède par un tronc d'arbre incliné et entaillé, servant d'escalier, si difficile à pratiquer qu'il y faut le pied nu de l'indigène ; or, ce pied nu est exposé à bien des dangers. Non seulement l'escalade de la maison est rendue très difficile, mais un peu partout dans la forêt qui l'entoure, et surtout dans les sentiers qui la sillonnent, on sème en quantité des petits bambous fichés en terre, la pointe dépassant de quatre, cinq et six centimètres, pour se préserver de l'incursion des tribus arfakis, dont le nom seul remplit tout le monde d'épouvante. Seulement les Papous se prennent parfois dans leur propre piège, et y ont les pieds presque transpercés.

Les Papous sont d'assez belle taille, les bras et les jambes un peu trop grêles, visage ovale, pommettes saillantes, front bas, yeux sans obliquité, nez aquilin, cloison nasale prolongée inférieurement, narines prenant de l'extension de chaque côté, se relevant un peu, mais jamais aplaties comme le nez du Malais. La teinte de la peau varie, allant du brun-foncé au jaune-cannelle, en passant par des tons rougeâtres. Cheveux crépus d'un noir profond ; barbe peu abondante. Quelques tatouages bleus sur les bras et la poitrine, faits par la brûlure.

Le guerrier Papou Mafor, n° 1, a pour seul vêtement une ceinture en tapa. Sa chevelure, non teinte, est ornée, en outre du peigne en bois engagé dans les cheveux, par un haut bouquet de plumes épanouies. A son cou est suspendu une amulette en bois représentant une figure humaine dont le corps est enveloppé en partie par un chiffon ; on ne voit ici que des bracelets de poignet, mais généralement il s'en trouve à l'arrière-bras, qui sont parfois en argent, plus souvent en cuivre, en dents de porc sauvage, en spires de coquilles, en écaille, en sparterie. Plus il y en a, mieux cela vaut ; et l'on met aussi des anneaux aux jarrets et aux chevilles, faits de perles enfilées. A la ceinture est suspendue la boîte à bétel en bambou et son aiguille.

L'armement est d'abord le *péda*, sabre couperet dont la lame est d'acier bien trempé (importation des Malais). Le péda est l'arme inséparable de l'indigène ; c'est un instrument propre à tous les usages, qui abat des têtes humaines et des troncs d'arbres, sert à couper les ongles et même à se raser. Le guerrier porte cette arme au cou, le manche passé dans un anneau en sparterie, comme une serviette dans son rond. L'arc est en bambou ou en bois flexible, la corde en rotin. Flèches de combat tenues par la main gauche presque aussi grandes que l'homme, en bambou, très droit et très léger ; pointes barbelées en bois, en os, ou en arête de poisson. Ces flèches ont une portée de cent à cent cinquante mètres. Lance dont la hampe est travaillée et ornée de plumes de casoar ; pointe faite d'un large morceau de bambou parfaitement effilé. Parfois le dard est en fer. Bouclier en bois incrusté de nacre. Il est quelquefois orné de chevelures humaines.

Les Papous ne connaissent ni les chaises ni les tables ; ils s'accroupissent toujours sur leurs talons, même quand on met un siège quelconque à leur disposition. Ces gens, restés dans la période embryonnaire, paraissent n'avoir ni gouvernement, ni lois, ni coutumes ; on ne leur voit pas de prêtres, et ils ne semblent pas obéir à une autorité respectée. C'est un ensemble d'individualités absolument libres et indépendantes, liées entre elles seulement autant que leur intérêt l'exige, et cependant, au besoin, toutes solidaires les unes des autres. Quelques chefs se transmettent de père en fils un pouvoir nominal qui, en réalité, n'est qu'illusoire. Les Papous sont généralement monogames, mais avec un correctif ; ils ont souvent plusieurs femmes légitimes, successivement. La femme flétrie, et elle l'est de bonne heure, est mise de côté, et remplacée par une autre qui aura le même sort et cèdera sa place à une troisième, qui ne sera pas la dernière si le mari est assez riche pour le renouvellement ; car la femme est toujours l'objet d'une transaction commerciale, l'époux ayant à payer à chaque nouveau beau-père une somme longuement débattue.

Le n° 17 est également un Papou de la Nouvelle-Guinée, et c'est un élégant de sa tribu. Chevelure très longue et très dense, dressée, teinte en roux avec de la chaux et poudrée en blanc avec du corail pulvérisé. Au-devant se

dresse un haut diadème fait en plumes de casoar, et orné d'un bandeau en oblique composé de petites coquilles. Le peigne de guerre, qui se dresse au-dessus des cheveux, est additionné du plumage d'un oiseau de paradis, une des merveilles zoologiques de cette contrée, qui en possède tant d'autres. Visage peint en rouge. Petit bâton de nacre passé dans la cloison du nez; un même bâtonnet dans le lobe de l'oreille. Tatouage bleu sur la poitrine. Pour tout vêtement, une ceinture garnie de crins végétaux disposés en une frange légère. La parure se complète par un collier de dents de cachalot, un second et grand collier en double évolution, composé de petites coquilles, et, au poignet droit, un bracelet mobile, d'aspect triangulaire, fait avec la partie inférieure d'une mâchoire humaine, dont les deux côtés sont reliés par une traverse. Pour armement, une massue à long manche en bois dur, à l'extrémité duquel est engagé un globe de serpentine servant de casse-tête. A la ceinture est suspendu une espèce de marteau d'armes, composé d'une pierre encastrée dans le bois et solidement ligaturée. (Voir le profil de cette arme coudée dans les détails n° 20.) La lance, dont la hampe est d'un bois ferme, porte un dard en os, habilement barbelé. Enfin, la flèche légère, qui se trouve isolée à côté de cet homme, est d'un double usage; elle est armée au talon d'un petit bouton faisant l'office d'un délicat marteau en bois, avec lequel on tue les oiseaux précieux pour ne pas en détériorer la peau.

Dans les îles qui entourent la Nouvelle-Guinée et sur quelques points de ce continent, habitent des naturels qui ont acquis un certain degré de civilisation. Le n° 15 présente un des Papous de ce genre. Il est habillé d'un sac ouvert en haut pour le passage des bras et de la tête, qui paraît être et avoir été le vêtement des peuples primitifs. Ce vêtement de laine frangé porte une curieuse broderie faite avec des graines. Le large chapeau hémisphérique fait en feuilles de vaquois est brodé avec des coquilles. Le sabre droit et singulier est supporté par un riche baudrier brodé avec des plumages d'oiseaux, le fourreau du glaive est en bois tressé. Le haut bouclier en bois est orné avec des fragments d'ovules blancs incrustés. La lance forte est en bois et se termine par une pointe en fer à douille. Cet homme porte aux oreilles de longs pendants faits avec des petits coquillages, et aux poignets un bracelet à quatre rangs de même nature; le bon goût des détails et de la tournure générale de cet ajustement est certainement remarquable. Si ce costume est une survivance des anciens temps, quel a donc été le passé des Papous?

Ces populations noires n'ont aucune espèce d'histoire. Ce que l'on vient de voir à leur sujet, à propos des villages sur pilotis et des maisons haut perchées formant une habitation commune, se retrouve dans un grand nombre d'îles. Les antiquaires ont signalé le système des stations lacustres, dans lesquelles on découvre les traces d'une vie sociale organisée, d'une industrie réglée, comme étant probablement le premier fonctionnement d'une sorte de civilisation; mais on ne peut tirer les mêmes conclusions des paludéens de l'Océanie. Lorsque l'on trouve en quelque une des îles du Grand Océan quelques ruines importantes, c'est que les Espagnols ont passé par là; après leur disparition, la sauvagerie, semblable à ces « *fleurs du mal* » dont Baudelaire a chanté la fatale vitalité, a de nouveau envahi le sol, et les indigènes paraissent n'avoir gardé de ces temps passagers qu'une méfiance et une barbarie encore plus incurables. Quant à leurs vêtements, si la plupart en sont presque entièrement dépourvus, ce fait s'explique par plusieurs causes. La Nouvelle-Guinée ne possède par elle-même que très peu de mammifères, et manque d'animaux pour fournir des lainages. En fait de pelages, la Nouvelle-Calédonie n'a que ceux de la roussette; la Nouvelle-Hollande ne fournit guère que la peau de quelques kangourous; cela est général dans les divers archipels, la paresse n'est donc point la raison principale de l'abstention de l'emploi des vêtements de laine. D'un autre côté, les naturels, qui n'usent pas même des mocassins du peau-rouge, se servent de leurs pieds pour grimper aux arbres avec une agilité d'autant plus facile que leurs pieds sont nus. Et enfin, le vêtement tissé, étoffé, serait souvent une cause d'embarras pour l'homme qui a besoin de toute la liberté de ses mouvements dans la défensive contre les surprises auxquelles il se sent toujours exposé. Les Papous du havre de Dorey se procurent facilement par la voie des échanges le *kaïn*, la cotonnade indigo dont la vaste pièce vaut cinq francs trente centimes environ; c'est une marchandise très estimée par eux, mais ils ne l'utilisent que pour en faire des sarongs, leurs femmes que pour attacher cette étoffe autour des reins en guise de jupon. Pour l'Australien, que nous allons voir, l'emploi du costume inaccoutumé a des résultats mortels.

Maintenant, ces noirs ne faisant guère usage de véritables vêtements, doivent-ils être exclus d'une étude sur le costume? Nous ne le pensons pas plus que nos devanciers, depuis les dessinateurs qui ont fourni des types fabuleux à la chronique de Nuremberg, au lendemain de la découverte Nouveau-Monde, jusqu'à Cesare Vecellio, Ferrario, etc. Dans l'examen du costume et de l'accoutrement, l'intérêt nous paraît concerner aussi l'homme qui le porte, et l'on doit savoir, en regardant les individus, quelles sont les raisons pour lesquelles certains, et en grand nombre, n'ont point de vêtements. La matière nous paraîtrait singulièrement perdre de son attrait, si un recueil de cos-



OCEANIA

OCEANIE

OCEAN

Nordmann lith.

CK

IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

tumes, plus ou moins délaissés, ne devait être qu'une espèce de catalogue « *d'anciennetés* » conçu dans le goût des catalogues « *de nouveautés* » que les maisons de confection font distribuer à chaque saison.

N^{os} 8 et 10. — Australiens.

L'Australie ou la Nouvelle-Hollande, à laquelle les colonies anglaises donnent tant de retentissement par leur jeune et brillante prospérité, est la plus grande terre de l'Océanie. Ses côtes sont, pour la plupart, d'un aspect stérile, et dans l'intérieur de cette île le sol est très inégalement productif, et le climat même, généralement doux, est fort varié. C'est la terre des anomalies; à base volcanique, mais les volcans y sommeillent; les pétrifications se trouvent à fleur du sol, les arbres pétrifiés sont restés debout, comme ils ont crû. On y rencontre vivantes des espèces animales qui semblent appartenir à la paléontologie, comme l'ornithorhynque, la *taupe d'eau*, mais ayant des yeux brillants, et tenant tout à la fois du quadrupède, du reptile, de l'oiseau et du poisson. Les cygnes y sont noirs. On a connu là l'étrange kangourou, et les matelots de Cook, en voyant le renard-volant, une énorme chauve-souris d'un horrible aspect, l'ont pris pour le diable lui-même. Mais de tous les étonnements que cette terre a causés, la plus pénible impression a été celle de la vue de l'homme, vivant sur un sol qui n'est bon que par intervalles, et qui, dans sa généralité, est la plupart du temps ingrat.

La terre étant sèche et stérile, et ne produisant ni grains ni racines alimentaires, l'indigène ne la cultive pas. Pour chercher sa subsistance il mène la vie nomade, et plus que nomade, car il lui faut errer sans cesse à la recherche du gibier, et dans les conditions les plus misérables. Toutes les facultés de l'homme sont absorbées par la poursuite de la nourriture. Il n'a point de tentes, n'ayant pas de bêtes de somme pour la transporter; il n'a que de la vaisselle de bois, les poteries lourdes et fragiles ne convenant point au transport incessant, et, dans sa marche, la femme qui porte tout, jusqu'aux armes du mari, étant déjà suffisamment chargée par les quelques objets mobiliers indispensables et les enfants, qu'elle a sur le dos, sans compter que, chemin faisant, c'est elle qui, armée pour creuser la terre, y recherche des racines, des vers de terre, des lézards, et jusqu'à des serpents que l'on mange en temps de famine, comme le serpent-diamant. Il y en a beaucoup d'autres, mais ils sont venimeux. C'est encore elle qui, lorsqu'on s'arrête, élève l'abri fait de branchages et de feuillages, ouvert d'un seul côté, et tourné des autres contre le vent et la pluie. Quelques minutes suffisent à élever cette cabane, la *dura*, de deux mètres de diamètre environ; c'est tout ce qu'il y a de plus rudimentaire; mais à quoi bon davantage, puisqu'il faut l'abandonner sans cesse? C'est encore la femme qui allume le feu, que l'on transporte, quoique, au besoin, chacun puisse le produire. Lorsqu'il s'agit de passer une rivière, on fabrique un canot avec une écorce d'arbre, et on l'abandonne, toujours pour la même raison. Enfin, la pénurie est telle, les ressources si insuffisantes, que l'on ne sacrifie pas seulement les enfants mal venus, mais que l'on restreint même la famille, lorsque les enfants deviennent trop nombreux; ce sont les derniers-nés que l'on retranche. Le père tient d'ailleurs aux survivants; à chaque décès de l'un de ces élus, il punit la mère en lui coupant la phalange d'un doigt; il est de ces pauvres créatures qui n'ont plus ainsi qu'une sorte de moignon. La condition de ces femmes est tout ce qu'il y a de plus cruel, ce sont des bêtes de somme. Le mari châtie la sienne à coups de lance, la meurtrit de cicatrices. A douze ans, la fille n'a rien de désagréable; à vingt-cinq ans elle est décrépète, hideuse. Plus un homme a de femmes, plus il est riche, parce qu'il a plus de serviteurs. Ces gens chiquent les feuilles du *picturi*, et cette plante leur procure une certaine excitation pendant leurs longues marches; elle les aide à se soutenir en cas de disette. Enfin, un grand nombre de ces tribus sont cannibales.

L'Australien est un décadent, tout l'indique; son langage est assez compliqué et comporte un assez grand nombre de mots pour que l'on en infère qu'il est descendu d'un état relativement très civilisé. Il a des coutumes qu'il observe avec le plus grand respect, mais sans les comprendre ni pouvoir en déterminer l'origine. Il répète de vieilles chansons comme le ferait un perroquet; le sens des mots est perdu. Il a eu une sorte d'écriture figurative, des raies dirigées ou entrecroisées d'une façon conventionnelle, et que l'on retrouve gravées sur des bâtons parlants, qu'il ne sait plus lire. Enfin cet homme, chassé d'ailleurs, jeté sur une terre où il a peut-être détruit le Tasmanien, et qui s'y trouve réduit aux duretés de l'existence que l'on vient d'entrevoir, est retombé, en descendant le cours des âges, aux époques les plus primitives, tout au moins aux temps de la pierre polie; car, s'il connaît le procédé, et s'il polit la pierre de la hache qu'il veut faire couper, il n'en polit que le tranchant.

Plus de notion d'art, des légendes enfantines ou absurdes, tel est son état. Incapable de travailler, n'en ac-

ceptant pas la nécessité (quand on lui donne un jardin, il le laisse en friche), se considérant même comme supérieur au blanc qu'il voit travailler, ce singulier indigène, d'une fierté imperturbable, s'estime profondément, et quoique, par une curieuse contradiction, il s'imagine qu'une fois mort il revivra dans la peau d'un blanc.

Bien des races ont laissé leur empreinte sur ce continent, grand comme les quatre cinquièmes de l'Europe. Les tribus sont nombreuses, et il y a autant d'idiomes que de peuplades. Cependant, selon Rienzi, il y a entre elles identité d'origine et de mœurs. La population sauvage, qui se tient à dix ou douze milles de la côte, est celle chez laquelle la dégradation physique et morale est le plus sensible.

A dix-huit ans l'Australien est un homme fait, un *wilyalkinyis*; mais il en coûte pour obtenir ce titre glorieux, et jouir des privilèges y attachés. Il y a des épreuves à subir, et en certaines tribus on est d'abord *warrara*, puis *pard-napa*, et enfin après avoir subi le *manka*, ou le tatouage incisé par des couteaux de quartz, on est un homme fait.

Ce n'est guère que vers la trentaine qu'un Australien se marie; et tant qu'il est célibataire, son rôle est surtout celui de guerrier de la tribu.

Les Australiens sont généralement des nègres d'un noir plus ou moins intense, plus ou moins fuligineux, parfois brun-chocolat; les uns sont pourvus de chevelures et de barbes longues, onduyantes et frisées naturellement, les autres de cheveux crépus. Leur front est étroit et proéminent, et plus souvent encore bas et fuyant; leurs lèvres sont épaisses; les narines démesurément larges; les yeux petits et de forme allongée. Ils portent un os ou un roseau passé dans la cloison du nez, ou planté dans les narines. Ils ornent leur front d'un morceau de peau de casoar (n° 10) ou de kangourou (n° 8), et appliquent sur leur chevelure, au moyen d'une gomme, des plumes, des os de poisson, des queues de chien, des dents de kangourou, etc. Ils se barbouillent le corps de rouge et de blanc. Leurs colliers sont faits de coquillages blancs ou de morceaux de tubes en roseau. Ils vivent généralement nus; parfois ils se couvrent les épaules d'un morceau de peau de kangourou. Ils se frottent la peau d'une huile infecte pour éloigner les moustiques; on arrache aux jeunes gens une des dents incisives; enfin les tatouages forment un système d'ornementation, et ces marques, regardées comme honorables, sont d'un dessin différent pour chaque tribu.

L'Australien ne connaît pas l'arc et la flèche, mais il se sert avec beaucoup d'adresse des armes qu'il se fait. Ce sont d'abord de longues lances en bois dur, unies et barbelées, des javelots ou des sagaies ayant à leur partie postérieure une petite cavité, dans laquelle est engagé le crochet d'un engin destiné à les lancer, appelé *vummera*. Pour cela, on tient le *vummera* par le manche avec la paume de la main et les trois derniers doigts, tandis que le pouce et l'index maintiennent le trait. L'extrémité postérieure du *vummera* (voir cet engin tenu par la main droite du n° 10) est souvent munie d'une coquille coupante d'huître perlière, qui sert de couteau et aussi de bêche pour déterrer la racine de fougère et d'igname, végétaux dont on se nourrit. On cite, comme une intéressante curiosité, le *boumerang* (n° 14), sorte d'arc de cercle en bois plat, légèrement courbé en hélice et qui possède la singulière propriété de revenir aux pieds de celui qui l'a lancé, lorsqu'il n'a pas touché le but; on l'emploie à la chasse, mais ce n'est pas une arme de guerre.

Le casse-tête est en forme de poire allongée. On pare les coups de cette arme avec un bouclier en bois, taillé en losange (n° 13); un autre bouclier plat, en écorce d'arbre durcie au feu, sert de défense contre les sagaies (le n° 10 le porte au côté). Ces armes défensives ont pour système d'ornementation des lignes brisées, droites et parallèles. Les Australiens ont encore pour massues des pierres en forme de haches taillées, polies sur les bords, enchâssées avec une gomme, tirée du *Xanthera australis*, et qui, employée au sortir de l'écorce, durcit immédiatement; elle est très résistante et on l'insère dans un manche formé de deux lattes flexibles et reliées entre elles par des ligatures. Ils se servent aussi d'une hache en pierre coupante pour monter sur les grands arbres; pour cela ils se tiennent de la main gauche à l'arbre, tandis qu'ils font de la main droite une entaille qui reçoit le gros doigt du pied. C'est ainsi qu'ils s'emparent des chats sauvages et des opossums qui habitent les trous de ces arbres. On ne trouve chez eux aucune trace de métal.

Ils portent un petit sac en filet dont les mailles sont faites d'une façon particulière, c'est-à-dire sans nœuds; c'est la maille des filets que l'on a trouvés dans les stations lacustres. Ils y mettent de la colophane, un morceau de rouge et de blanc pour se peindre, du bois sec pour faire du feu, allumé par le frottement.

Telles sont les ressources de ces errants, à la vie si dure, et qui cependant ne paraît point aux naturels sans quelques charmes, car le jeune Australien dont on soigne l'enfance dans les stations européennes, dès qu'il atteint l'âge de puberté sent fatalement renaître en lui tous les instincts sauvages; de simple et naïf qu'il était d'abord, il devient fourbe, ment et vole sans avoir la moindre conscience de ces vilenies, et, s'il le peut (on l'a vu souvent) il prend sa volée pour retourner vers les siens. Le plus dangereux cadeau que l'on fasse à ces gens, c'est de les habiller à l'européenne. Avec leur habitude de vivre dans un état de malpropreté déplorable, toute notion d'hygiène leur étant inconnue, les souliers et les bas qu'on leur donne ne sont quittés par eux que lorsqu'ils tombent de vétusté, et

l'homme qui bravait la pluie sans danger, parce qu'elle glissait sur sa peau toujours graissée, lorsqu'il la brave aujourd'hui sous le couvert d'une chemise et d'un paletot, reste mouillé tout le jour, et il gagne ainsi des rhumes et des bronchites qui aboutissent à la phtisie. C'est à déconcerter toutes les sollicitudes; on n'a pu élargir le crâne de ces malheureux.

N^{os} 2, 4 et 16. — Naturels des îles Marquises.

Chefs nouka-hiviens en tenue de guerre.

Ces Marquesians sont d'une forme magnifique et d'une vigueur remarquable; on s'en rend compte en voyant la taille des casse-têtes qu'ils ont entre les mains; ils sont presque blancs, et se tatouent de la tête aux pieds, en exécutant sur leur peau les dessins les plus compliqués. (Voir au sujet de ces tatouages par incision et de l'emploi du *moko*, la notice où nous parlons de l'opération qu'ils nécessitent.) Le n^o 4 porte une grande coiffure de plumes de coq disposées en éventail, un diadème de bois semé de petites graines rouges, et aux joues deux appendices peints en blanc. Au-dessus du diadème s'élève un faisceau de plumes de phaéton, plumes dont deux seulement se trouvent sur la queue de cet oiseau; c'est ensuite un hausse-col, des anneaux de pieds et de jambes en plumes de coq, une grande coquille nacrée, et une moitié de crâne d'ennemi comme vase à boire. L'éventail en jonc finement tressé et muni d'un manche ciselé est l'insigne du chef. Les épaules sont couvertes d'un grand manteau de tapa, teint en rouge avec le jus d'une figue du pays. Le pagne est fait d'une longue pièce de tapa, nommée *maro*, d'un usage général dans la Polynésie; il s'engage d'abord autour du corps, descend par derrière, et remontant ensuite entre les cuisses jusqu'à la ceinture, retombe flottant jusqu'à mi-hauteur des cuisses.

Le n^o 16 porte sur la tête une couronne habilement travaillée, faite de fleurons de coquille blanche, alternant avec d'autres en écaille, sur lesquels sont figurés des fétiches. Le cou est orné d'un hausse-col et d'un collier de vertèbres de requin; les bras et les jambes sont pourvus de bracelets formés d'épaisses touffes de cheveux conquis. La trompe de guerre est faite d'un coquillage sonore, ayant pour embouchure une petite calebasse.

Le n^o 2 est coiffé dans le même genre que le n^o 4 : diadème de graines rouges, plumes de coq et aigrette de plumes de phaéton. Les appendices latéraux sont en pierre ou en coquille. Le manteau est en tapa; la ceinture et les bracelets des bras et des jambes sont faits avec des chevelures conquises, enfin le tablier est en peau.

Les casse-têtes, les longues lances et les javelots sont en bois dur.

Tous ces documents, sauf le n^o 2 provenant du Musée du Louvre, font partie de la Galerie ethnographique du Musée d'Artillerie de Paris. Reproduites sur des photographies et avec des colorations qui ont été relevées sur place, sous les yeux de M. le colonel Leclercq, directeur du Musée et organisateur de cette belle collection, ces figures conservent ici toute leur valeur typique. Le catalogue de cette remarquable suite, qui a été surveillé par M. le docteur Hamy, entre autres, nous a puissamment aidé dans nos descriptions.

Pour le surplus nous avons recouru à : Dumont d'Urville, Voyage de l'Astrolabe. — Rienzi, Océanie, Univers pittoresque. — La Revue d'ethnographie, les Kanaques de la Nouvelle-Calédonie, par M. le baron de Vaux, et du même auteur, les îles Loyalty, les Nouvelles-Hébrides et les Viti. — Arossi ou San-Christoval et ses habitants, par M. l'abbé Verguet. — L'Analyse de les Australiens du Nord, dans la bibliographie de ce recueil. — Dans le Tour du Monde, le Voyage à la Nouvelle-Calédonie, par M. Jules Garnier, 1867. — Souvenirs du Pacifique, les îles Marquises, par M. le lieutenant Paillès, 1875. — Voyage en Nouvelle-Guinée, par M. Achille Raffray, 1879. — Six mois en Australie, par M. Désiré Charnay, 1880, et à la Revue de Géographie, de M. Draperyon, L'Archipel des Salomon, par M. de Fontpertuis, 1881.
